

## ANECDOTES

Une anecdote, c'est une petite histoire courte, pittoresque, souvent amusante. J'en rapporte ici quelques-unes. Si elles soulignent les petits travers de l'un ou de l'autre, c'est sans méchanceté, c'est pour sourire, pour faire oublier un instant les petites misères de chaque jour.

### **LE PERE MARTEL ou « LE VIEUX »**

On retrouvera ici quelques traits de son caractère : impatience, distraction, débrouillardise...

- Que de fois il m'a fallu aller au fond de la brousse chercher le vieux en panne d'essence. Il faut dire que les anciennes 2 CV des années 60 n'avaient pas d'indicateur de niveau sur le tableau de bord. Il fallait sortir de la voiture, ouvrir le bouchon du réservoir, en tirer une longue jauge en plastique, la sécher, la replonger, la ressortir pour lire jusqu'à quel niveau la jauge était mouillée. C'était long et approximatif.

Connaissant sa propension à être distrait, le vieux avait décidé d'avoir en permanence dans son coffre un bidon d'essence en réserve. Mais la plupart du temps, quand il s'en était servi, il oubliait de le remplir. C'est ce qui nous est arrivé un samedi soir. Nous étions partis passer la soirée à Daoukro chez le Père Le Goff pour une fête. A cette époque, il n'y avait pas de goudron, on prenait le chemin le plus court qui passait par Amoroki. Et voilà qu'au retour, à peine avions-nous dépassé Hari Koliènzikro, panne sèche ! Le vieux dit : « Pas de problème, j'ai la réserve. » Il ouvre le coffre : le bidon était vide. Il était environ minuit. Nous avons laissé la voiture sur le bord de la route et nous avons marché deux bonnes heures dans les ténèbres. Dieu, qui ne dort pas, a permis que cette mésaventure nous arrive une nuit où la lune était assez claire. En nous avons fini par rejoindre Bocanda. Il le fallait, car dès l'aube il fallait être là pour la messe.

- Un jour, au moment de quitter le village, le vieux s'aperçoit qu'il n'a presque plus d'essence, en tous cas pas de quoi arriver jusqu'à Bocanda. Il allume le moteur, le laisse tourner un moment, puis il verse dans le réservoir quelques litres de pétrole qu'il a pu trouver au village. Le moteur ne s'est pas éteint et il a pu arriver à bon port. Mais le lendemain, avant de pouvoir rallumer le moteur, il a fallu démonter et laver le réservoir, les durites, le carburateur... Le vieux a juré qu'il ne recommencerait plus.

- Le vieux avait acheté, d'occasion comme toujours, une 2 CV à embrayage automatique. Avec ce modèle, on démarrait sans avoir à débrayer. Il suffisait d'allumer le moteur, d'accélérer et la première s'enclenchait automatiquement. Seul inconvénient : pas question de pousser pour démarrer : on a beau pousser au point mort et embrayer, le moteur ne s'allume pas : il faut absolument le démarreur.

Or un jour le vieux revenait de brousse, la route était très mouillée. Sa batterie était fatiguée, il lui avait fallu faire pas mal de manœuvres pour s'extirper des flaques. Le moteur s'était éteint plusieurs fois. La batterie mollissait de plus en plus. La dernière flaque lui a été fatale. Plus de courant dans la batterie, donc plus de démarreur ! Dieu merci, un groupe de jeunes passait par là. Ils proposent au vieux de pousser la voiture pour la sortir du trou. Ensuite, le vieux essaye de repartir. Rien. Alors il demande aux jeunes : « Pourriez-vous me rendre encore un service ? » Il démonte la batterie, la pose sur le bord du chemin, enlève les bouchons et leur demande : « Voudriez-vous me rendre encore le service de pisser dans la batterie ? » Ceux qui étaient en état s'exécutent. Le liquide de la batterie commence à écumer. Le vieux attend un

moment – aussi longtemps que son impatience le lui permet – il remonte la batterie, tourne la clé de contact. Le moteur démarre au quart de tour.

- Le Père Martel était daltonien : il appréciait très mal les couleurs. Un jour, il vient m'appeler : « Je suis en train de peindre une statuette de Marie pour un ami de France, j'ai essayé de faire une peinture couleur de peau africaine. Venez voir et dites-moi ce que vous en pensez. » Je suis allé voir la statuette : elle n'était pas couleur chocolat, elle était vert-olive, sa teinte faisait plutôt penser à une grenouille. Pourtant le vieux la voyait brun-noir, exactement comme il faut. Je suis resté un moment près de lui pour l'aider à choisir ses tubes et à faire son mélange de couleurs.

- Un matin, il était à peine 8 heures, et j'entends la voiture du vieux qui arrive. Il était parti en brousse la veille au soir. D'ordinaire il revenait en fin de matinée. Le père m'explique que les gens voulaient la messe le matin à 6h pour pouvoir partir aux champs de bonne heure, car il avait plu pendant la nuit. Le Père était prêt à 6 heures pour commencer la messe. Personne, pas même le catéchiste. Il a donc commencé la messe. Les premiers sont arrivés quand la messe finissait. Furieux, le père a ramassé ses affaires et il est rentré à Bocanda.

En fin de matinée, voilà le catéchiste du village en question qui arrive en vélo, un poulet blanc attaché sur son porte-bagages. Il vient jusqu'à moi, m'explique l'affaire que je connaissais déjà, et me demande de prendre le poulet blanc pour aller demander pardon au vieux.

Et tout s'est bien terminé. Le vieux se connaissait, et il ne refusait jamais de s'excuser de ses impatiences.

- J'étais allé à Abidjan avec le vieux. Il voulait rendre visite à un ami qui habitait dans le centre ville, au-dessus du Froid Industriel. Le vieux se perd, finit par s'engager dans la bonne rue, mais dans le mauvais sens, car elle était en sens interdit. Hélas, il y avait un policier. Il siffle, fait signe au vieux de se ranger. Le vieux s'énerve, cale le moteur au milieu de la rue, actionne le démarreur. Le moteur ne s'allume pas. Le policier lui demande les papiers du véhicule. Le vieux sort, ouvre la porte arrière, en tire une vieille valise d'aluminium attachée avec une ficelle. Il la pose sur le capot, dénoue la ficelle, le couvercle tombe par terre, le vieux fouille dans la valise pour chercher les papiers parmi un bric-à-brac innommable : chaussures, chaussettes, trousse de toilette, livre de prières, soutane chiffonnée... En face, les voitures venant dans le bon sens commençaient à s'impatienter. Le policier, au vu du contenu de la valise, a dû se dire qu'il était tombé sur un petit blanc minable dont il ne pourrait tirer aucune amende substantielle, et il s'est contenté de dire : « Allez, dégagez ! ». Le vieux a dégage, obligé de rouler dans le sens interdit, non sans se faire insulter par les automobilistes dans leur droit.

## ***LE PERE EUGENE***

Le père Eugène Ducastaing , lui aussi, était distrait et oublieux. Il surprenait souvent par ses trouvailles. Il lui arrivait des tas d'aventures qui finissaient toujours bien. Je crois qu'il avait des anges. C'est un homme qui ne disait jamais de mal de personne. Il était toujours suivi d'une meute d'enfants qui l'adoraient. Leurs anges, dont Jésus lui-même dit qu'ils contemplent la face de Dieu, devaient veiller aussi sur leur ami, sinon il serait mort dix fois.

- Les petits séminaristes du diocèse étaient venus faire un camp de vacances à Bocanda. Ils étaient une quinzaine. On les reçoit, on leur explique qu'ils logeront à l'internat des écoliers, derrière l'école, on leur montre l'endroit où ils devront puiser l'eau. L'un d'eux demande : « Et la cuisinière qui va nous préparer ? » Eugène leur dit que certainement ils savent se débrouiller : leurs camarades qui logent à l'internat pendant l'année scolaire se débrouillent très bien. Tous se mettent à dire qu'au Séminaire ils ont perdu l'habitude, et que vraiment il leur faudrait quelqu'un.

A ce moment précis, Dieu, qui ne dort pas, envoie une femme avec sur la tête une cuvette dans laquelle repose un énorme agouti. Cette femme venait souvent à la mission nous proposer de la viande de brousse, nous étions toujours bien fournis en morceaux de *flété* ou de *kétébuè*.

Le même Dieu dont je viens de dire qu'il ne dort pas envoie alors son Esprit sur Eugène qui se met à dire, avec un air pitoyable : « C'est bien dommage que vous ne sachiez pas préparer. Sinon, j'aurais acheté cet agouti et vous auriez pu le manger ce soir pour bien commencer le camp. Mais évidemment, je ne sais pas si nous allons trouver une cuisinière dès ce soir, et nous n'avons pas de congélateur pour garder la viande. » La vue de l'agouti, spectacle irrésistible pour un baoulé même jeune, a été plus forte que la paresse des séminaristes. Et tous de s'écrier : « On va essayer. » Ils ont essayé, ils se sont très bien débrouillés. Et ils n'ont jamais reparlé de cuisinière.

- Pour faire le cinéma derrière l'ancienne église, il a fallu remblayer pour faire un plan incliné et placer les sièges en gradins. On avait déjà fait un bon remblai, le temps était venu de tasser la terre. Les manœuvres étaient peu nombreux, leurs dames pas très efficaces, le travail n'avancait pas. Soudain, Eugène a une idée. Il court chercher magnétophone, ampli et haut-parleur, et au moment où les écoliers sortent pour la récréation, il met une cassette bien rythmée, avec la puissance au maximum. Il fait signe aux élèves de venir danser. Et les élèves accourent. Ce sont des centaines de pieds qui dament le remblai. On a continué à remblayer, l'opération a été reprise plusieurs fois. Les dancings ne manquaient jamais. Même les filles des Sœurs traversaient la route pour venir donner un coup de main (ou plutôt de pied) aux maçons.

- Une année, Eugène avait décidé d'aller voir les fêtes de l'Indépendance à Man. Il voulait partir dès l'aurore pour arriver à Man avant la nuit. A 7 heures, nous sortons de la messe, Eugène n'est pas encore parti. Toute la matinée, il a préparé ses affaires. A midi, il n'était pas encore parti, nous avons mangé ensemble. Vers 16 heures, je quitte Bocanda pour aller passer la nuit dans un village. Je salue Eugène, qui est sur le point de partir. Il me dit qu'il est en retard, mais qu'il va partir dans quelques instants pour aller dormir à Yamoussoukro. Et je pars au village.

Le lendemain en fin de matinée, je reviens du village. Surprise ! Eugène est là. Et il me raconte ce qui s'est passé.

Il a donc fini par prendre la route, avec l'intention de passer la nuit à Dimbokro. Arrivé un peu après Bomokro (9km), il entend du bruit dans la roue avant droite. Il ralentit, la voiture s'affaisse sur le côté et se bloque. Il voit sa roue qui continue toute seule et finit par tomber dans le fossé. C'est qu'avant de partir Eugène avait changé la roue. Dérangé sans doute par quelqu'un, il avait oublié de serrer les écrous. Il commençait à faire nuit. Eugène cherche dans les herbes, il retrouve la roue, mais pas les écrous. Une seule chose à faire : laisser la voiture, rentrer dormir à Bocanda, et revenir le lendemain aux aurores. Il boucle la voiture, prend son sac, se met au bord de la route pour attendre une voiture. Après une longue attente, une voiture passe, prend Eugène, le dépose à Bocanda. Eugène arrive à la maison, met la main à la poche pour prendre les clés de la maison. Rien : les poches sont vides, les clés sont restées dans la voiture. Eugène va réveiller les Sœurs, se fait conduire auprès de sa voiture pour récupérer les clés et pouvoir goûter un sommeil réparateur. Le lendemain matin, il est allé avec les Sœurs et des écrous de rechange pour récupérer sa voiture. Pendant ce temps, à Man, on s'apprêtait à fêter l'Indépendance. Mais sans lui !

- Ce jour-là, Eugène n'a pas pu aller à Man, mais une autre fois nous y sommes allés ensemble. La voiture était une vieille 2CV aux pneus un peu lisses. En montant au mont Tonkoui, la pente était raide, avec beaucoup de gravillons, un virage... Les roues se sont mises à patiner, plus moyen d'avancer. Les ailes de la voiture s'agitaient comme les ailes d'un poulet qui va s'envoler. Je me suis assis sur le capot pour faire du poids du côté du moteur : aucun résultat. Alors Eugène a laissé la voiture reculer au-delà du virage, il a fait un demi-tour et a monté la

pente en marche arrière. Tout le poids étant porté sur les roues motrices, la voiture adhérait mieux au sol, elle ne sautillait plus, elle avançait ! Et c'est ainsi qu'elle est parvenue en haut de la côte. Je suivais à pied. Un peu plus loin, j'ai rencontré deux jeunes assis sur le bord de la route. Comme ils parlaient français, je leur ai expliqué la raison de cette montée en marche arrière, pour qu'ils ne nous prennent pas pour des êtres dérangés. En fait, cette méthode de marche arrière est très efficace. Il m'est arrivé plusieurs fois de passer en marche arrière des endroits boueux ou ensablés que la marche avant ne permettait pas de franchir.

- J'ai dit que le père Eugène était un excellent cuisinier, un virtuose de la cocotte-minute. Moi qui n'y connais pas grand-chose, je mettais la viande et les légumes dans la cocotte et j'attendais l'heure pour ouvrir. Eugène introduisait un par un les divers éléments, selon leur temps de cuisson.

Il lui arrivait cependant de temps en temps d'être distrait et de laisser passer l'heure. Alors, au moment du repas, on reconnaissait la qualité du plat à l'usage qu'Eugène faisait des pronoms.

Le plat réussi, c'était le sien : « Vous allez voir *mon* ragoût : un régal ! »

Celui qui était raté, c'était le nôtre : « Aujourd'hui, *notre* ragoût est un peu trop cuit ! »

## **HISTOIRES D'ÉGLISE**

- Le Père Martel était en train de célébrer la messe dans un village. Soudain, du bruit au fond de l'église. Un homme entre, s'avance entre les rangs, regarde à droite et à gauche. Soudain il s'arrête, saisit une femme par la main et commence à la faire sortir de sa place. Le vieux demande ce qui se passe au catéchiste qui est près de lui à l'autel. « L'homme ne veut pas que sa femme vienne à l'église. Il vient la prendre. »

Le vieux s'avance entre les bancs, impressionnant dans ses ornements. Il saisit l'autre main de la femme et la ramène à sa place. Puis il pousse l'homme doucement dans l'allée centrale vers la sortie. L'homme recule, sans opposer de résistance. Arrivé à la hauteur de la porte, comme il marche à reculons, il ne voit pas, au milieu, le caillou qui sert à caler la porte. Il bute sur le caillou, trébuche et tombe en arrière. Toute l'assemblée éclate de rire. Notre homme, surpris et honteux, se relève et s'en va en maugréant. Le vieux revient à l'autel et continue tranquillement la messe.

- Ce que je vais raconter maintenant m'est arrivé plus d'une fois, et à bien d'autres prêtres certainement.

Au cours de la messe, on a fait la quête, on a recueilli l'argent dans une assiette en métal dans laquelle souvent il reste un peu de l'eau bénite qui a servi à asperger les fidèles, et on l'a déposée sur l'autel. Soudain, une tête de femme apparaît dans la fenêtre la plus proche de l'autel, qui souvent n'est qu'un simple trou dans le mur. Elle brandit un billet et demande : *Mma wô lè ? Est-ce qu'il y a de la monnaie ?* Le catéchiste, qui n'est jamais bien loin, vient prendre le billet, va à l'autel, cherche la monnaie dans l'assiette en fer qui résonne, empile quelques pièces qu'il en retire pour faire ses comptes, puis va les donner à la femme.

« Ne faites pas de la maison de mon Père une maison de commerce ! » disait Jésus. Mais quand la somme est modique, que l'on est en famille, il doit être permis de faire sonner la monnaie dans la maison de Dieu, même pendant la messe.

- Encore une coutume à propos de la quête. Au village, il est permis de faire la monnaie dans le plateau de la quête. Tu veux donner 25F, tu n'as pas de monnaie ; alors tu déposes ta pièce de 100F et tu retires 75. Autre coutume encore. Celui qui n'a rien à mettre à la quête se contente de faire le signe de la croix quand le plateau passe devant lui.

Oserai-je le dire ? Plusieurs fois, pendant mes congés en France, assistant à la messe dans un endroit où j'étais inconnu, quand le panier de la quête est passé devant moi, je n'ai rien mis et j'ai fait le signe de la croix. Pour le seul plaisir de voir pendant quelques secondes le regard surpris de la quêteuse ! J'aurais aimé aussi lire dans ses pensées.

- Un notable était mort à Kpandan. Depuis longtemps, il avait demandé à être baptisé au moment de sa mort. Il aimait l'Eglise, mais pour le moment, il avait la responsabilité des fétiches familiaux et ne pouvait guère les abandonner. Le voyant près de mourir, Gaston Diby, le catéchiste, l'avait baptisé. Il m'avait fait dire de venir le lendemain pour l'enterrement, il y aurait beaucoup de monde, et pas mal de chefs.

Le lendemain après-midi, j'arrive au village. Grand branle-bas. Le chef du village et les frères du défunt disent qu'ils n'ont pas été prévenus de son entrée dans l'Eglise, et ils refusent de donner le corps aux chrétiens. D'ailleurs, on attend encore d'autres membres de la famille qui doivent venir d'Abidjan. De toutes façons, on ne peut pas l'enterrer avant le lendemain..

La route était bonne, je suis rentré à Bocanda. Je suis revenu le lendemain après-midi. A mon arrivée, je les trouve tous réconciliés, d'accord pour l'enterrement à l'église, mais dans un triste état. Le vin a coulé toute la nuit, la plupart ne peuvent même pas tenir debout : même mon ami Gaston et son voisin Pascal de Kouassi Nzikro sont complètement hors jeu.

J'ai décidé qu'on ne ferait pas de messe mais qu'on irait directement au cimetière. On organise donc la procession. Aucun homme n'était en situation pour chanter. Je prends donc les choses en main, avec quelques femmes, et nous voilà partis en chantant. Comme d'habitude, le cercueil, posé en travers sur des bois, est porté par des hommes. Mais voilà qu'après quelques dizaines de mètres, on arrive dans une zone très sableuse. Les porteurs glissent, le cercueil tombe, le couvercle s'ouvre, et le mort, enveloppé dans ses pagnes, roule dans la poussière. Pour bien comprendre, il faut savoir que les baoulés ne clouent les couvercles des cercueils qu'au dernier moment, quand le cercueil est dans le trou. Vite on a remis le mort en place, et on est reparti. Ensuite tout s'est déroulé normalement. Mais je pense que si tous les vieux présents n'avaient pas été ivres morts, un tel manquement de respect au défunt aurait certainement donné lieu à de nouveaux palabres et à des sanctions. Mais qui s'est rendu compte clairement de ce qui s'était passé ?

- Ernest Yao Kouakou était catéchiste à Sassaokro, en savane. Il était infirme et marchait péniblement avec une canne. En vélo, ça allait mieux. La mission l'avait aidé à acheter un bon vélo, et il allait visiter les villages voisins pour le catéchisme ou la prière du dimanche. C'est un homme qui vraiment aimait l'Eglise et ne plaignait pas sa peine.

Un jour, de passage chez lui, il me demande d'aller avec lui à Adi Koffikro, le village voisin, pour voir Matthias, qui a l'intention de devenir chrétien. Nous y allons et Matthias me raconte son histoire. Depuis qu'il vit avec sa femme, chaque fois qu'elle est enceinte, cela se termine par une fausse couche. Il a essayé tous les fétiches de la famille, pas de changement. Actuellement, sa femme est de nouveau enceinte. Alors il veut se donner à Jésus-Christ pour qu'enfin Dieu lui accorde des enfants. Je l'ai encouragé et nous avons prié pour lui et pour les siens.

Peu de temps après, je partais en congé. A mon retour, je demande des nouvelles de Matthias : sa femme a accouché, mais l'enfant est mort, la femme aussi est morte peu après. Je pensais en moi-même que Matthias devait être bien déçu : il comptait sur l'Eglise, ce n'était pas mieux que les fétiches, c'était pire.

Quelques jours plus tard, je passe prendre Ernest et nous allons à Adi Koffikro dire *yakô* (*condoléances*) à Matthias. J'étais gêné, je m'attendais à trouver un homme déçu, aigri. Il n'en était rien. Matthias était serein : « Après la mort de ma femme et de mon enfant, beaucoup de

chrétiens sont venus me dire *yakô* : ils m'ont entouré, ils m'ont parlé, ils m'ont consolé. N'aie pas peur : maintenant, j'ai mieux compris l'Eglise, la croix de Jésus, la vie éternelle. Je suis décidé plus que jamais à devenir chrétien. »